



Universidad
Zaragoza

Trabajo Fin de Grado

Suite française : Visages de l'occupation

Autora

Sonia Langa Fuertes

Directora

Azucena Macho Vargas

Facultad de Filosofía y Letras : Grado en Lenguas Modernas
14/09/2015

TABLE DE MATIÈRES

Introduction	4
I. L'HISTOIRE D'APRÈS LES MANUELS	7
II. « L'HISTOIRE DU MONDE »	12
1. «Tempête en juin » ou la débâcle	12
1.1 Quelques points en commun avec d'autres témoignages	
1.2 L'apport d'Irène : Visages de l'exode	
1.2.1 Les jours préalables	
1.2.2 L'heure est arrivée	
1.2.3 Le retour	
2. L'occupation allemande: <i>dolce</i> ou amère ?	18
2.1 Les Allemands d'après d'autres témoignages : Sentiments ambigus	
2.2 Les Allemands de <i>Suite française</i> : Visages de l'occupation	
2.2.1 L'arrivée des Allemands :	
➤ Jeunes filles <i>versus</i> vieilles femmes	
2.2.2 L'intégration des soldats	
2.2.3 Le départ des Allemands	
Conclusion	28
Bibliographie	30
Annexes	33

« La connaissance du XVIIème siècle français doit davantage à l'écrivain, qu'aux historiens spécialistes de la période »
(Borne, 2011 : 60).

Dans le présent travail nous examinerons certains aspects de la débâcle et des débuts de l'occupation allemande en France à partir du roman *Suite française* d'Irène Némirovsky, prix Renaudot 2004 devenu best-seller international, adapté au cinéma en 2014¹.

Irène Némirovsky (Kiev, 11 février 1903 –Auschwitz, 17 août 1942), vient d'une famille juive aisée. Afin d'échapper à la révolution bolchevique, les Némirovsky s'installent à Paris lorsqu'elle a 17 ans. Là elle obtient une licence de Lettres à la Sorbonne et épouse Michel Epstein, un banquier d'origine juive avec qui elle aura deux filles : Élisabeth et Denise.

C'est en 1929, suite à la publication de son roman *David Golder*, qu'elle atteint la reconnaissance littéraire.

De peur que la guerre n'éclate, ils se font baptiser et emmènent leur petites filles hors Paris, à Issy-L'évêque², dans le département de Saône-et-Loire. Mais malgré tout, du moment que la France est coupée en deux et que le Statut des Juifs³ est décrété, la communication avec leur filles s'avère difficile. C'est pourquoi, en octobre 1940, ne pouvant plus travailler, ils s'installent à Issy-L'évêque.

Or à ce moment-là, le village se trouve occupé par les allemands. D'ailleurs, pendant une année ils sont obligés de cohabiter avec les soldats de la Wehrmacht à l'Hôtel des Voyageurs⁴, mais finalement ils trouvent une maison confortable. C'est alors, en 1941 « à l'heure allemande », qu'Irène reprend les notes manuscrites⁵ de *Suite française*. Malheureusement, elle n'aura pas l'occasion d'achever son récit car le 13 juillet 1942 elle est arrêtée et déportée à Auschwitz.

La première partie, intitulée « Tempête en juin », décrit au jour le jour, les trajets de l'exode parisien sous un soleil de plomb sur les routes de France depuis le 3 juin 1940. La deuxième partie, « Dolce », se tournant plus vers le romanesque, retrace la vie dans le village de Bussy⁶ sous les deux premières années de l'occupation allemande⁷.
Regardons de plus près un extrait de sa préface à titre de résumé :

¹ Voir annexes.

² Voir annexes.

³ Voir annexes.

⁴ Voir annexes.

⁵ Voir annexes.

⁶ Voir annexes.

Routes de l'exode, villages envahis par de femmes et des enfants épuisés, affamés, luttant pour obtenir la possibilité de dormir sur une simple chaise [...], voitures chargées de meubles, de matelas, de couvertures et de vaisselle, en panne d'essence, au milieu du chemin, grands bourgeois dégoûtés par la populace et tentant de sauver leurs bibelots, cocottes larguées par leurs amants pressés de quitter Paris en famille [...], soldat allemand logé dans une maison bourgeoise et séduisant la jeune veuve sous les yeux de sa belle-mère (Némirovsky, 2004 : 398)⁸.

Ce qui est intéressant c'est le décalage entre la rédaction et la date de sa publication, car le roman a été écrit en 1941-1942, mais publié en 2004.

C'est que, après la mort d'Irène, le cahier de notes ainsi que d'autres objets sont restés à l'intérieur d'une valise. Bien que cette malle ait été soigneusement gardé par sa fille Denise malgré la guerre, elle n'a pas eu le courage de l'ouvrir jusqu'aux années 90.

Aujourd'hui, le livre qui nous est rendu accessible est issu d'un long travail de déchiffrement de la part des éditeurs et contient une annexe à la fin avec certaines des notes prises par Irène dans le but d'élaborer son roman.

Néanmoins, cela ne doit pas nous amener à penser que l'on a affaire à des notes sans réflexion, loin de là. Dans ces notes nous pouvons percevoir qu'il y a un travail très poussé de la part de l'auteure pour pouvoir arriver à écrire ce qu'elle voit, puisqu'elle se demande « quels sont les tableaux qui méritent de passer à la postérité ? » (398).

En effet pour frapper le public, son idée est de construire un récit dynamique : « mon idée est que cela se déroule comme un film » (399) et pour cela, elle prévoit retracer les tableaux suivants :

Les queues au petit jour ; l'arrivée des Allemands ; beaucoup moins les attentats et les otages fusillés que la profonde indifférence des gens ; si je veux faire passer quelque chose de frappant, ce n'est pas la misère que je montrerai mais la prospérité à côté d'eux ; [...] [les] oppositions ; l'obsession de la nourriture ; [...] décrire minutieusement les préparatifs de la fête allemande (398).

Ainsi, Irène ne songe pas à élaborer un témoignage sur la guerre qui n'intéresse que les historiens, mais un roman littéraire sur le vif qui puisse intéresser aussi bien les gens de l'époque concernée que les générations à venir :

Ne jamais oublier que la guerre passera et que toute la partie historique pâlera. Tâcher de faire le plus possible de choses, de débats...qui peuvent intéresser les gens en 1952 ou 2052 (402).

⁷ Il y a lieu à faire remarquer qu'Irène envisageait un roman à 5 parties : Ces deux parties déjà cités, puis « Captivité », « Batailles » et « Paix ».

⁸ Nous utilisons l'édition suivante: Némirovsky, I. (2004) *Suite française*. Paris : Denoël. Dorénavant, nous nous limiterons à citer la page des citations.

Nous nous sommes intéressés à son roman comme point de départ de notre travail pour trois raisons : parce qu'il est écrit sur le vif et retrace le vif; parce que l'année et les circonstances de sa publication sont particulièrement intéressantes dans le sens où nous avons affaire à des notes que l'auteure, malgré elle, n'a pas eu l'occasion de réélaborer; et surtout parce que, l'écrivaine n'ayant pas connu l'atroce suite de la guerre, il nous a paru intéressant de voir si sa vision du quotidien serait différente à celle des autres témoignages de son temps.

Partant du fait que les historiens étudient les enjeux d'une période avec distance, dans le présent travail nous chercherons à analyser dans quelle mesure *Suite française*, s'oppose ou se rapproche de la vision des historiens ainsi que des Français de son temps, dont les témoignages, contrairement à celui d'Irène Némirovsky, ont été plus conditionnés par la suite de la guerre.

Il y a lieu de faire remarquer que nous nous pencherons seulement sur la période envisagée dans *Suite française*, à savoir 1940-1942 et seulement sur les aspects mentionnés dans le roman afin de vérifier dans quelle mesure ce sont ces aspects-là, qui ont passé à la postérité.

Pour y parvenir, nous commencerons par présenter la période de la débâcle et de l'occupation d'après les manuels d'histoire. Puis, nous nous pencherons sur les tableaux qu'Irène Némirovsky a choisi de transmettre, et nous les mettrons en rapport avec des témoignages de son temps.

Nous sommes conscients que nous ne pouvons pas déterminer à quel point les tableaux qu'elle retient sont d'une rigueur historique incontestable, mais nous nous demandons si la proximité avec laquelle l'auteure nous décrit les faits offre un regard différent.

I- L'HISTOIRE D'APRÈS LES MANUELS

Signalons tout d'abord que les historiens ont dû attendre environ vingt-cinq ans pour pouvoir se pencher avec rigueur et sans parti pris sur la période de la débâcle, l'occupation et le régime de Vichy car cela constituait en France une espèce de tabou dont on ne voulait pas parler.

Ce regard plus objectif arrive lorsque, dans les années 70 un historien américain, Robert Paxton, s'est intéressé à ce qui s'était passé en France pendant 1940-1944. De leur côté, les historiens français dont Jean Pierre Azéma, Marc Ferro ou Pierre Laborie, ont attendu davantage (Borne, 2011 : 62).

Cela dit, nous pouvons passer maintenant à effectuer un parcours rapide des événements incontestables de 1940-1942 d'après les manuels d'histoire.

À la manière d'une tempête soudaine en plein été, l'offensive allemande du 10 mai 1940 à l'ouest de l'Europe, arrive de manière inattendue et met fin à ce que les historiens ont appelé la « drôle de guerre ». Cela pousse les Belges, les Luxembourgeois, et les Hollandais à fuir dans le Nord-est de la France et aussitôt les Français d'accueil partent par contagion.

C'est ainsi que, ce que l'on connaît aujourd'hui comme la « guerre éclair » par la rapidité de l'avance allemande, est déclenchée.

Prévoyant des combats, dès septembre 1939, les journaux parisiens conseillent aux plus jeunes de quitter la capitale « si rien ne les retient vraiment à Paris » (Alary, 2011 : 174). D'ailleurs les autorités françaises, cherchant à éviter le chaos de 1914, avaient anticipées élaborant des plans d'évacuation qui explicitaient aux civils et aux militaires leurs départements de repli:

Département d'origine	Département de repli
Bas-Rhin	Dordogne, Haute-Vienne, Indre
Vosges	Indre et Creuse

Tableau 1 : Plans d'évacuation des populations civiles en cas de guerre concernant la région Centre (Alary, 2011 : 174).

Les Parisiens dans les plans d'évacuation de 1939 et leur point de chute dans le Centre	
Arrondissements de Paris et banlieue	Départ. d'accueil
1 ^{er} , 4 ^e , 5 ^e arrondissements, Colombes, Puteaux, Vincennes	Calvados
11 ^e et 2 ^e arrondissements, Issy-les-Moulineaux, Ivry	Cher
16 ^e arrondissement	Eure
2 ^e , 7 ^e arrondissements, La Courneuve, Pierrefitte, Pré-Saint-Gervais, Stains, Villemonde, Villetaneuse	Eure-et-Loir
3 ^e arrondissement, Antony, Asnières, Bobigny, Bondy, Bourg-la-Reine, Champigny, Châtillon, Fontenay-aux-Roses, Fresnes, Gentilly, Le Kremlin-Bicêtre, Montrouge, Nanterre, Pantin, Le Perreux, Saint-Denis	Loir-et-Cher
8 ^e , 14 ^e , 18 ^e arrondissements, Boulogne-Billancourt, Clamart	Loire-Inférieure (actuelle Loire-Atl.)
10 ^e arrondissement, Alfortville, Arcueil, Bagneux, Cachan, Charenton, Fontenay-sous-Bois, Malakoff, Montreuil, Saint-Mandé, Sceaux	Loiret
13 ^e et 15 ^e arrondissements	Maine-et-Loire
12 ^e arrondissement, Bagnolet, Bonneuil, Châtenay-Malabry, Choisy-le-Roi, Créteil, Drancy, Les Lilas, Orly, Saint-Maur, Saint-Maurice, Thiais, Villejuif	Nièvre
6 ^e arrondissement, Aubervilliers, Bois-Colombes, Clichy, Levallois, Neuilly, Rosny, Saint-Ouen	Orne
9 ^e , 17 ^e , 19 ^e arrondissements, Le Bourget, Courbevoie, Dugny, Épinay, La Garenne-Colombes, Suresnes	Sarthe
20 ^e arrondissement, Noisy-le-Sec, Romainville, Vanves, Vitry, Brie-sur-Marne	Yonne
L'Indre-et-Loire est réservé uniquement à l'évacuation des ministères et autres institutions républicaines; cela représente des milliers de fonctionnaires et leur famille.	

Tableau n°2 : Les Parisiens et les banlieusards de la Seine en région Centre dans les plans d'évacuation de 1939 (Alary, 2011 : 175).

Or si dans un premier temps, pendant la « drôle de guerre », ils ont réussi à évacuer une partie des populations frontalières de l'Est de manière à peu près organisée, il s'avère que, plus l'avance allemande est rapide, plus l'organisation des déplacements est chaotique.

Ainsi le 10 juin 1940, jour où l'Italie déclare la guerre à la France, le gouvernement de Paul Reynaud prend la décision de quitter Paris pour se diriger vers Bordeaux et de la même manière, le lendemain Paris est déclarée ville ouverte afin d'éviter la destruction de la capitale.

Le départ des représentants de l'État c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase puisque cette décision pousse les Français à la panique et entraîne le chaos total.

En effet, horrifiés par ce départ, entre le 10 et le 14, à peu près deux millions de Parisiens, munis de tous leurs biens⁹, se jettent sur les routes, les chemins et les voies ferrées de l'ouest et du sud de manière chaotique. En train, à pied, à bicyclette, en voiture en taxi ou n'importe comment, ils ont le but de traverser la Seine et puis la Loire, mais ce qu'ils ignorent c'est que cela est l'objectif même de l'armée allemande. C'est pourquoi, ils vont rester inévitablement coincés jusqu'à la fin du mois de juin

⁹ Voir annexes.

formant un bouchon humain sans précédents «jugé responsable de tous les maux que la France a connu en 1940 et non comme une conséquence de la guerre» (Alary, 2011 : 173).

Le 14 les Allemands arrivent à Paris¹⁰ et en une semaine ils atteignent Bordeaux, après avoir bombardé ponts, gares, routes et après avoir détruit villes comme Orléans et Tours. Avec cette destruction et les près de 1850000 prisonniers (Marcot, 2006 : 591), le repli des troupes françaises s'avère inévitable.

Alors, après de nombreux débats sur la nécessité de continuer de se battre ou de se rendre, le 17 juin le maréchal Pétain –nouveau chef du gouvernement–, s'adresse aux Français pour annoncer qu'il a demandé à Hitler les conditions d'armistice (Marcot, 2006 : 593). Et en réaction à cela, Charles de Gaulle le lendemain même, se rend à Londres, au poste de la B.B.C. Dans le but de faire appel à la résistance, il adresse aux Français le message suivant : « Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas »¹¹ (Marseille et Lefevre, 1989 : 95).

Malgré tout, le 19 juin, toutes les villes de plus de 20000 habitants sont déclarées villes ouvertes et le ministre de l'intérieur, M. Pomaret, demande aux réfugiés de mettre fin à leurs déplacements avec le discours suivant:

Je donne l'ordre à tous les Français hommes et femmes, vieillards et enfants de rester là où ils sont en ce moment. L'immense et tragique exode qui transporte des millions d'hommes et femmes du Nord au Sud du pays, nous y mettons fin. L'ordre est le plus sûr élément de la dignité du pays. La sécurité, le ravitaillement, les soins des médecins ne peuvent être assurés que si chaque Français, si chaque civil, citadin u rural, reste à sa place, quels que soient les événements militaires et même si la région est sur le point d'être envahie par l'ennemi [...]¹². *Le Petit Marseillais, mercredi 19 juin* (Marseille et Lefevre, 1989 : 95).

Le 25 juin 1940, l'armistice entre officiellement en vigueur et bien que les conditions soient énormément douloureuses, le peuple est reconnaissant de retrouver la « paix ».

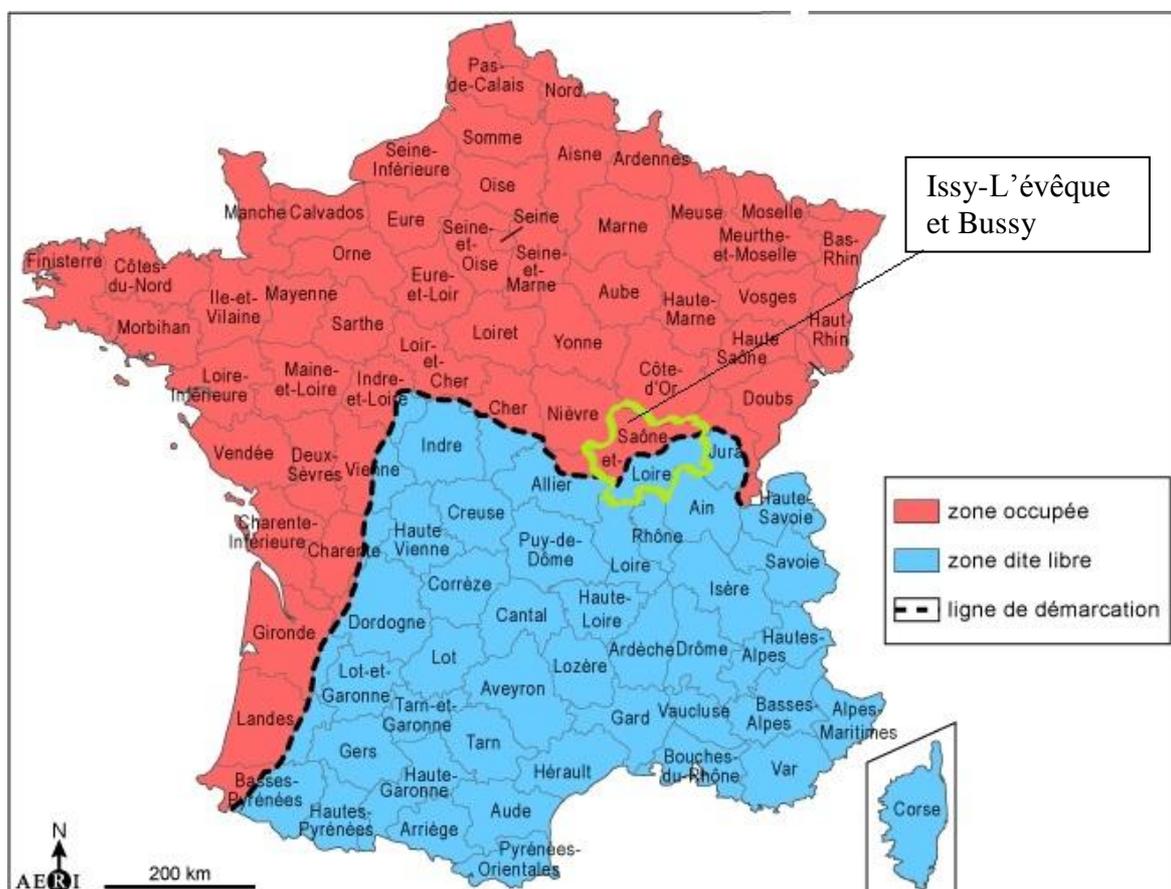
¹⁰ Voir annexes.

¹¹ Le message est bien plus long. Mais cette phrase en particulier a passé à la postérité comme devise de la résistance française. Voir annexes.

¹² Le message est bien plus long. Il continue avec des phrases touchantes telles que celle qui suit: « les routes de France ne sont pas la place d'un grand peuple qui ne veut pas mourir » (Marseille et Lefevre, 1989 : 95) C'est une sorte de chantage qui insiste sur la tragédie de l'événement et fait appel à la dignité des Français alors qu'en réalité on les croyait responsables de l'image indigne du pays face au reste du monde.

A partir du 25 juin, la France est coupée en deux, traversée par une ligne de démarcation qui empêche toute communication.

Aux termes de la convention d'armistice, les trois cinquièmes du territoire métropolitain allaient être occupés. La ligne de démarcation montrait en biais de la frontière espagnole jusqu'à la hauteur de Tours, puis obliquait vers l'est en direction de Genève (Burrin, 1995: 17).



Ligne de la démarcation 1940.

Source : <http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/image/recto/grande/934.jpg>

En effet, on trouve au nord et à l'ouest, une zone occupée par les Allemands où depuis le 1 juillet 1940, les Français sont forcés de vivre à l'heure allemande; au sud, une zone non occupée, dite « libre », ayant comme capitale Vichy, où le 10 juillet 1940, un régime autoritaire et collaborationniste est instauré sous la présidence de Pétain et sa devise « travail, patrie, famille ».

Dans le texte officiel de la convention d'armistice, les autorités allemandes établissent, entre autres, la condition suivante :

Dans les régions occupées de la France, le Reich allemand exerce tous les droits de la puissance occupante. Le gouvernement français s'engage à faciliter par tous les moyens les réglementations relatives à l'exercice de ces droits et à la mise en exécution avec le concours de l'administration française. [...] [Cette dernière doit] se conformer aux réglementations des

autorités allemandes et à collaborer avec ces dernières d'une manière correcte¹³ (Marseille et Lefevre, 1989 : 100).

Quant à l'installation des Allemands dans la zone occupée, nous savons que « la réquisition de logement a touché surtout des milieux bourgeois et ruraux » (Burrin, 1995: 205), qu'ils ordonnent à la population occupée de déposer tous leurs armes et « [qu'ils] installent un Office de surveillance des banques » (Burrin, 1995: 268).

À Paris, les Allemands se sont accommodés au point même que tout était adapté à leurs besoins:

Ils avaient leurs propres restaurants [avec des menus en allemand], leurs *Soldatenkino* (cinémas), leurs maisons closes réservées. Ils ne se sentaient nullement dépaysés, et même chez eux (Azéma, 1979: 150).

Face à l'installation des Allemands, les Français portaient de tout un éventail de stéréotypes négatifs tels que « la lourdeur des Allemands, leur grégarisme, l'esprit de soumission, la sentimentalité, et aussi la vitalité, les capacités de travail et d'organisation » (Burrin, 1995: 46).

Il nous reste à remarquer qu'avec ce changement de situation, de nombreux réfugiés ont le droit de prendre le chemin du retour. Or cela ne doit pas nous amener à penser qu'ils n'ont pas rencontré d'obstacles. En effet, les transports font défaut et tous veulent rentrer, mais pour cela ils doivent se munir d'un ordre délivré par leur préfecture et sous l'accord des autorités allemandes « déclarant que l'on est indispensable à la reprise de la vie quotidienne » (Amouroux, 1961: 63).

Au total, en octobre 1940, à peu près 3500000 réfugiés peuvent finalement regagner leurs foyers (Amouroux, 1961 : 65-69) et les autorités délivrent un système de cartes d'alimentation pour faire face au ravitaillement.

Par rapport aux victimes les plus massacrées de la guerre, c'est à dire les Juifs, le 3 octobre 1940 et le 2 juin 1941 des statuts racistes sont établis dans toutes les régions de la zone occupée. En juillet 1942, 13000 Juifs sont arrêtés au vélodrome de Paris par les gendarmes françaises, puis déportés (Marcot, 2006).

Dans la même date à peu près, Irène Némirovsky, concernée par ces statuts, est aussi arrêtée et déportée à Auschwitz, où elle périt.

¹³ Le texte officiel est bien plus long. Voir annexes.

II- « L'HISTOIRE DU MONDE »

Au milieu de ce panorama général qui nous est fourni par les manuels d'histoire, Irène de son côté, loin de s'intéresser aux faits de guerre de 1940-1942 auxquels les historiens donnent priorité, rapporte le *hic et nunc*, les sentiments éprouvés par les témoins de cette période.

De fait, si nous lisons les notes qu'elle a prises à l'heure d'écrire, nous constatons que pour elle, le plus intéressant et important c'était d'offrir le regard du monde : « Ce qui m'intéresse ici c'est l'histoire du monde » (399) dit-elle.

Les faits historiques, révolutionnaires, etc., doivent être effleurés, tandis que ce qui est approfondi, c'est la vie quotidienne, affective et surtout la comédie que cela présente (407).

Venons-en à présent à l'examen de cette « histoire du monde » pendant les jours de l'exode et la période de l'occupation.

1. « Tempête en juin » ou la débâcle

Rappelons que « Tempête en juin » est le titre de la première partie de *Suite française*, où il est question du jour le jour des trajets de l'exode parisien sur les routes de France depuis le 3 juin 1940.

À l'exception d'une étude menée en 1957¹⁴, le quotidien de ces gens encombrant les chemins a été pendant longtemps un sujet problématique sinon négligé au profit des événements politiques car comme nous avons déjà souligné, certains les accusaient d'avoir provoqué la débâcle de l'armée française (Alary, 2011: 173).

De fait, les Français de l'époque, dont Irène, éprouvaient un sentiment de responsabilité. En effet, Irène nous transmet cette sensation de culpabilité dans le livre : « Sans les civils, sans les paniquards, sans ce flot de réfugiés qui encombraient la route, il y aurait eu une chance de salut » (199).

Néanmoins, grâce aux rapports du professeur d'histoire March Bloch (Bloch, 2009), juif et combattant assassiné en 1944, nous connaissons les véritables causes de la défaite. Il cite, entre autres, les décisions précipitées et improvisées à l'heure de faire face à la rapidité allemande—comme c'était le fait de déclarer les villes ouvertes--, ainsi que la mauvaise organisation et communication entre les dirigeants d'une zone à l'autre. À cet

¹⁴ Il s'agit d'une enquête faite en 1957 par Jean Viladenc qui a « ouvert une voie prometteuse » (Alary, 2011 : 173).

égard, il ajoute notamment qu'alors que beaucoup de soldats manquaient de matériel, beaucoup de tanks restaient stockés (Bloch, 2009 : 131-134).

S'il est vrai que l'exode de juin 1940 a effectivement été une mobilisation sans précédents dans l'histoire de France, aujourd'hui les historiens n'oseraient pas dire que la foule a été responsable de la défaite, parce que s'il y avait eu des décisions prises par rapport à l'organisation de la foule, cela ne se serait pas produit.

1.1 Quelques points en commun avec d'autres témoignages

Si nous comparons *Suite française* avec d'autres témoignages, dans un premier temps nous ne remarquons pas des renseignements spatio-temporels nouveaux. Tous font allusion à Orléans et Tours comme les villes ayant subi le plus de dégâts et tous témoignent l'intention de traverser la Loire:

Entre Paris et la Loire, le Centre est saturé, depuis Chartres jusqu'à Gien, Sully-sur-Loire, Orléans, Blois, Amboise et Tours. [...] C'est la plus imposante onde de l'exode, vers la Loire, [...] où vont se jouer tant de drames et d'espoirs. (Alary, 2011 : 181)

Seulement nous pouvons remarquer que les historiens s'attardent plus au temps qu'il fallait mettre pour arriver d'une ville à l'autre. Henri Amouroux mentionne qu'il fallait jusqu'à cinq jours pour aller de Reims à Nantes en train (Amouroux, 1961 : 12) et « de six heures à vingt heures pour aller de Paris à la sortie d'Étampes : cinquante kilomètres » (Amouroux, 1961 : 15).

Quant aux besoins et aux objectifs des réfugiés, il n'y a pas d'oppositions à faire entre les rapports d'Irène d'autres témoignages de l'époque. *Los alemanes en Francia vistos por una española* (Carabias, 1989), offre le même panorama que *Suite française* : voitures-maisons, attente, incertitude, villes comblées, soldats mélangés avec civils... et mentionne les mêmes obsessions de la part des réfugiés: obtenir de la nourriture, de l'essence, des nouvelles...

Or cela ne doit pas nous amener à conclure que tous les Français ont vécu ces jours de la même manière.

En effet, si nous comparons les impressions d'un militaire avec celles d'une civile, nous remarquons de différences. Par exemple pour ce qui est des bombardements, le militaire Marc Bloch remarquait le bruit assourdissant:

¿Quién habiendo oído una sola vez los silbidos de los aviones que caen en picado hacia un suelo que van a acribillar de bombas, podrá olvidar jamás ese pitido ? Ese largo grito estridente no asusta solo porque se asocie a imágenes de muerte y ruinas. Por sí mismo, por sus cualidades acústicas, por así decirlo, crispera todo el cuerpo y lo predispone al pánico (Bloch, 2009: 72).

D'ailleurs il explique que ce son strident faisait partie de la stratégie psychologique des allemands¹⁵.

Au contraire, Irène ne donne pas importance au bruit, loin de là, elle les perçoit comme un élément du paysage:

Des avions ennemis volaient sans arrêt au-dessus de la ville depuis trois jours. [...] on ne s'inquiétait même pas des avions italiens et allemands qui planaient avec tranquillité au-dessus de la ville. On avait fini par s'habituer à eux (83, 84).

Nous touchons ici à un point essentiel, puisqu'en effet, l'indifférence des gens au fur et à mesure que la guerre passe, c'était l'un des tableaux qu'Irène voulait faire passer à la postérité dans son but d'élaborer un roman marquant. Rappelons ces paroles : « beaucoup moins les attentats et les otages fusillés que la profonde indifférence des gens » (398).

1.2 L'apport d'Irène : Visages de l'exode

Tout en étant consciente du fait que l'« on ne saura jamais tout ce qui s'est passé pendant l'exode » (145), l'apport phare d'Irène est qu'elle met l'accent sur les réactions et les sentiments individuels au jour le jour de la débâcle.

Dans *Suite française* nous pouvons percevoir que l'exode a eu des visages différents.

En effet, nous remarquons qu'il y a eu d'une part les réfugiés et d'autre part les villageois qui les voyaient passer. Regardons de plus près le contraste entre ceux qui fuient dans la panique et sans repères et ceux qui, malgré tout, continuent à mener leurs vies comme si de rien n'était:

Les habitants étaient sortis sur le pas des portes et contemplaient ce spectacle avec une expression de profonde stupeur. « Pauvres gens ! Ce qu'il faut voir tout de même ! disaient-ils avec pitié et un secret sentiment de satisfaction : ces réfugiés venaient de Paris, du Nord, de l'Est, de provinces vouées à l'invasion et à la guerre. Mais eux, ils étaient bien tranquilles (73,74).

¹⁵ Al parecer, fue intensificado deliberadamente con ayuda de aparatos vibratorios apropiados. Y es que los alemanes no concibieron los bombardeos aéreos únicamente como un procedimiento de destrucción y masacre. Por ajustados que sean sus puntos de contacto con la tierra, los proyectiles no logran alcanzar nunca más que a un número relativamente reducido de hombres. En cambio, un ataque de nervios puede propagarse muy lejos y debilitar la capacidad de resistencia de las tropas en un vasto espacio (Bloch, 2009: 72).

Ce qui est intéressant c'est de voir jusqu'à quel point un même événement historique pouvait être vécu différemment. A travers le regard immédiat d'Irène, nous remarquons notamment la variété de sentiments que les gens éprouvaient avant, pendant et après chaque scène de chaos.

1.1.1 Les jours préalables

Les jours préalables à l'exode de Paris, il y a eu des réactions énormément diverses. Irène parle notamment de comment ils se sentaient suite à l'alerte la nuit du 4 juin à Paris :

Ceux qui ne dormaient pas, les malades au fond de leur lit, les mères dont les fils étaient au front, les femmes amoureuses aux yeux fanés par les larmes entendaient le premier souffle de la sirène, [alors que] certaines, après avoir fermé les fenêtres et les volets, se recouchaient (27).

Ces renseignements sont d'autant plus marquants que les témoignages et les études dont nous nous sommes servis lors de notre travail ne font pas référence aux moments préalables à la grande vague des Parisiens sur les routes de France, ni véhiculent les sentiments de ces gens-là.

Nous le découvrons en effet grâce à Irène.

1.1.2 L'heure est arrivée

Un autre apport de l'auteure qui fait la différence avec les autres témoignages de son temps c'est qu'elle transmet le vif du moment où les gens sont sur le point de quitter leurs maisons.

Plus précisément Irène s'attarde sur des aspects socio-économiques et compare une jeune bourgeoise aisée et indépendante avec une domestique et aussi avec une famille banale au moment de faire les valises.

La jeune bourgeoise,

Elle songea aux objets les plus précieux, ceux que l'on emporte avec soi dans la fuite, dans le péril. [...] bijoux [...] un peu de linge, les objets de toilette, deux blouses de rechange, une petite robe de dîner pour avoir quelque chose à mettre dès l'arrivée [...] un peignoir et des mules, sa boîte de fards [...] (44).

Les domestiques,

Ils tenaient à ce que tout fût accompli selon les rites qui précédaient les départs pour la campagne au moment des vacances. Tout devait se trouver dans les malles à sa place accoutumée (56,57).

Contrairement à ceux qui partent en famille :

Ils avaient attaché sur son toit le matelas doux et profond qui depuis vingt-huit ans ornait le lit conjugal. Une voiture d'enfants et une bicyclette étaient fixées sur le coffre à bagages [...] ainsi que les paniers qui contenaient les sandwiches et le thermos du goûter, les bouteilles de lait des enfants, du poulet froid, du jambon, du pain et les boîtes de farine lactée du vieux M. Péricand, et enfin la corbeille du chat (55).

Ces contrastes sont particulièrement intéressants dans la mesure où nous nous rendons compte que, d'une certaine façon, l'exode est égal pour tout le monde, puisque tous sont obligés de partir, mais qu'en réalité il s'avère que tout le monde n'a pas eu les mêmes perceptions ni ne l'a pas vécu de la même manière.

Dans la même optique, elle montre comment un même moment de la journée est vécu différemment car rappelons qu'il y avait des gens qui étaient partis alors que pour d'autres la routine continuait.

Ainsi, il y a des moments de la journée qui sont particulièrement intéressantes, comme par exemple le moment du départ, ce qu'elle appelle les queues au petit jour¹⁶. C'est à ce moment-là que l'on voit que la routine continue pour certains gens, alors que pour d'autres, la vie est complètement chamboulée :

Les voitures avançaient de deux tours de roue et se trouvèrent sous un pont. Des femmes lavaient tranquillement leur linge dans la rivière. L'horreur et l'étrangeté des événements étaient rendues plus sensibles par ces images de paix (93).

L'image des queues au petit jour est un des tableaux qu'elle voulait plus spécialement transmettre, car c'est le moment de la journée où le chaos de l'exode se rend davantage évident. C'est le moment où tous les réfugiés se réveillent par terre, avec leurs « maisons improvisées », sans savoir où se diriger.

1.1.3 Le retour

Suite française développe la tentative de retour à une routine qui est forcément chamboulée.

Elle offre comme exemple la réorganisation d'une banque parisienne le 25 juillet 1940 qui s'était repliée à Tours le 11 juin :

La comptabilité était à Cahors, les titres à Bayonne, le secrétariat avait été dirigé sur Toulouse mais s'était égaré entre Nice et Perpignan (198).

Nous ne saurions pas dire dans quelle mesure cela a été certain car malgré tout, dans *Suite française* l'approche de la réalité est romanesque.

¹⁶ Voir annexes.

Un autre aspect qu'elle développe est la difficulté qui rencontraient les réfugiés à l'heure se communiquer avec leurs proches.

L'auteure retrace comme exemple, la première fois que les villageois ont accès au courrier:

Sur la petite place, on lisait les lettres arrivées par le courrier du soir ; des femmes pleuraient. Beaucoup de prisonniers donnaient de leurs nouvelles, mais ils communiquaient les noms des camarades tués (220).

Elle met en évidence que c'était tout un phénomène social et plus précisément pour les femmes car pour certaines c'était la première fois, depuis le début de la guerre, qu'elles savaient où était leurs maris ou leurs fils.

Par rapport à la communication entre la zone occupée et la zone non occupée, si Irène n'y fait pas allusion, Henri Amouroux rapporte que ce n'est qu'en septembre 1940 que les Allemands autorisent l'envoi des cartes postales (Amouroux, 1961 : 61).

Il mentionne que ces cartes, que l'on appelait « familiales », avaient pourtant une structure préalablement fixée qui les empêchant de faire véhiculer leurs sentiments:

Treize lignes.
..... le 194
..... en bonne santé fatigué
..... légèrement, gravement malade, blessé
..... tué prisonnier
..... décédé sans nouvelles de
La famille va bien
..... besoin de provisions d'argent
..... nouvelles, bagages est de retour à
..... travaille va rentrer à l'école de
..... a été reçu aller à le
.....
.....
.....
Affectueuses pensées. Baisers Signature

(Amouroux, 1961 :61).

De la même manière il ajoute que malgré cela, « il s'échangera [...] entre 300000 et 500000 exemplaires par jour, de chaque côté de la ligne de démarcation » (Amouroux, 1961 : 62).

Un phénomène qui a aussi mobilisé les gens mais auquel l'auteure ne fait pas référence, c'est la question des retrouvailles.

Les journaux publient des questions, des photos des familles disperses, des bagages, des enfants... [...] Il se crée un peu partout, des comités de réfugiés qui siègent dans les salles de café [...] on envoie, vers les villes abandonnées, des messagers chargés de rapporter des nouvelles (Amouroux, 1961 : 59-60).

Si Irène ne fait pas allusion à cette situation c'est parce qu'en l'occurrence elle ne l'a pas vécu, car rappelons-le, elle avait mis ses filles auprès d'une nourrice à Issy-L'Évêque.

Nous touchons ici à un point essentiel, à savoir l'idée que l'exode a été vécu différemment par chaque Français. Cela nous amène à aborder le deuxième point du travail, soit les visages de l'occupation.

Nous sommes conscients que nous ne pourrions pas affirmer que les tableaux qu'elle transmet sont rigoureux car elle ne cherchait pas à écrire un témoignage, mais un roman élaboré et marquant.

Néanmoins, cela n'empêche que *Suite française* nous permet d'apprendre des choses très intéressantes. Qu'il suffise de rappeler que « la connaissance du XVIIIème siècle français doit davantage à l'écrivain, qu'aux historiens spécialistes de la période » (Borne, 2011 : 60).

2. L'occupation allemande: *dolce* ou amère ?

Dolce, deuxième partie de *Suite française* se focalise sur les deux premières années de l'occupation allemande. Plus précisément, elle retrace les aspects intimes de la cohabitation dans le village de Bussy, situé dans le département de Saône-et-Loire et les sentiments qui naissent entre les Françaises et les soldats de la Wehrmacht.

Remarquons qu'il s'agit du même département où Irène avait vécu pendant la période de l'occupation, ce qui revient à dire que probablement certains des détails évoqués dans le livre correspondraient avec sa propre expérience en tant que témoin de l'occupation.

2.1 Les Allemands d'après d'autres témoignages : Sentiments ambigus

La plupart de la population française des zones occupées percevait les Allemands comme des ennemis cruels, comme des monstres qui allaient piller les établissements publics et les maisons (Carabias, 1989). C'est pourquoi, les gens qui devaient loger un Allemand, décidaient de sauvegarder leurs objets précieux avant que le soldat ne frappe à leur porte. Cela nous le voyons dans plusieurs témoignages comme celui de Josefina Carabias (Carabias, 1989).

Il était logique que les gens se conduisent ainsi car à l'époque la rumeur et les politiques ne faisaient que renforcer l'image stéréotypée du mauvais soldat Allemand qui était l'envahisseur.

Par exemple, le militant socialiste Jean Texcier, distribuait des pamphlets conseillant aux Parisiens d'être prudents et de ne pas causer avec les Allemands (Amouroux, 1961: 544). Regardons de plus près un de ses pamphlets de juillet 1940 appelé *Conseils à l'occupé*:

Pas de précipitation, ignore leur langue, n'assiste pas à leurs concerts ni à leurs parades. Ils sont très "causants". Ayant caressé les enfants, ils sourient à la mère et bientôt gémissent sur le sort de la France. [...] Les camelots leur offrent des plans de Paris et des manuels de conversation; les cars déversent leurs vagues incessantes devant Notre-Dame et le Panthéon; pas un qui n'ait, vissé dans l'œil, son petit appareil photographique. Ne te fais pourtant aucune illusion: ce ne sont pas des touristes (Amouroux, 1961: 544,545).

Il est curieux que le seul cas où d'après Texcier, les Français devraient répondre aux Allemands c'est « dans le cas où ils demandent du feu » (Amouroux, 1961: 544).

La question du feu est reprise par plusieurs historiens. Par exemple, Burrin mentionne qu'avant toute manifestation de résistance, "la civilité a cours: une réponse va de soi quand l'Allemand pose une question en français ou demande du feu" (Burrin, 1995: 200).

De la même manière, cela arrive à deux reprises dans *Suite française*. Dans l'une nous pouvons percevoir que la première chose que le soldat demande aussitôt qu'il pénètre dans la place du village c'est du feu et que le buraliste du magasin se rend auprès de lui et lui en donne sans souci. L'autre situation a lieu lorsqu'il s'est passé déjà un certain temps, et de la même manière, les gens lui en donnent, comme si de rien n'était :

Les hommes examinaient les Allemands à la dérobée [...]. Un Allemand s'approcha d'un groupe et demanda du feu ; on le servit ; on répondit pensivement à son salut ; il s'éloigna ; les hommes continuèrent à parler du prix de leurs bœufs (276).

Cela nous amène à un point intéressant. C'est que, en général, les deux premières années de l'occupation allemande, la réaction la plus fréquente a été l'indifférence comme le prouve le rapport du préfet des Ardennes le 13 janvier 1941 :

Ce qui caractérise les rapports avec l'occupant [...] c'est une sorte d'indifférence amorphe du côté français avec une tendance à l'empressement servile dès que se manifeste la moindre pression. Servilité née de la crainte, d'une crainte qui dans les premiers jours de l'occupation, était le plus favorable à une collaboration sans réserve (Amouroux, 1961 : 546).

Aussi bien dans *Suite française* que dans d'autres témoignages concernant la même époque, nous observons que la population occupée a été frappée par la correction des

soldats de la Wehrmacht. Ainsi, Henri Amouroux, rapportant les paroles d'un témoin, affirme : « on dit « ils sont corrects » parce que l'on attendait une armée de soudards s'acharnant sur des villes et des femmes conquises » (Amouroux, 1961 : 544).

Bien d'autres témoignages des années 1940-1942 recueillis par les historiens, montrent jusqu'à quel point les Français de la zone occupée éprouvaient des sentiments contradictoires, qui allaient de la peur et du refus jusqu'à la résignation ou l'acceptation (Burrin, 1995 : 31).

Or cela n'a pas duré longtemps, car à partir des années 1942-1944, du moment que la déportation et les exécutions des juifs se manifestent, la plupart de français voyaient encore une fois les allemands comme des gens d'une cruauté atroce :

Les insultes fusent, des jeunes gens crient à pleine gorge "boches" ou "salauds". Les distinctions s'effacent entre Allemands et nazis, peuple et dirigeants, bonne et mauvaise Allemagne. [...] La haine s'enfle (Burrin, 1995: 189, 202).

L'image de la « mauvaise Allemagne » a circulé jusqu'aux années 1960 (Jacquet, 2011). En effet, du moment que l'Europe commençait à se reconstruire, la France et l'Allemagne ont dû se réconcilier. C'est ainsi que Charles de Gaulle a cherché à tout prix à convaincre les Français du fait qu'il y a eu aussi une bonne Allemagne et des bons Allemands et non seulement la cruelle Gestapo (Jacquet, 2011).

Il y a d'ailleurs à faire remarquer que les films des années 60, dont *La ligne de démarcation* (1965), montrent les soldats de la Wehrmacht comme des gens qui eux aussi ont été un peu ballotés par l'histoire et qui n'ont pas toujours fait ce qu'ils voulaient (Jacquet, 2011).

En somme, nous avons constaté que le regard de la société française envers les Allemands n'a pas été le regard des débuts de l'occupation qu'aux derniers moments et qu'ils ont éprouvé des sentiments ambigus.

2.2 Les Allemands de *Suite française* : Visages de l'occupation

L'auteure offre une vision particulièrement positive des soldats de la Wehrmacht. Pour transmettre sa perception du soldat Allemand, de l'occupation et de la cohabitation, elle offre des détails sur comment était vécue l'arrivée de l'armée au village, l'adaptation des Allemands au village et leur départ.

Par rapport à cela, les historiens ont donné peu de renseignements sur l'acclimatation des soldats dans les maisons occupées ou sur les sensations éprouvés aussi bien par l'occupant que par l'occupé¹⁷.

Suite française est très intéressante à cet égard, dans le sens où Irène Némirovsky montre les différentes relations qui se donnaient entre l'occupant et l'occupé à l'extérieur et à l'intérieur des maisons.

2.2.1 L'arrivée des Allemands

Rappelons que pour Irène, l'un des tableaux qui méritait passer à la postérité était précisément celui de l'arrivée des Allemands.

Nous constatons qu'aux moments précédant l'arrivée des soldats aux maisons qu'ils vont occuper, les gens s'attendaient à un soldat épouvantable ou, reprenant les paroles du livre, « à quelque vision de l'Apocalypse, à quelque monstre étrange et effrayant » (126).

Nous voyons à plusieurs reprises que ceux qui savent que leurs maisons vont être occupées paniquaient dès qu'ils entendent une voix ou des pas:

Quand on entendait, près de la fenêtre, le pas ou la voix d'un soldat allemand, elle [la vieille femme] frémissait tout entière [...] dépêchez-vous, dépêchez-vous, ils arrivent, disait-elle [...].

Pâle et muette, d'une fine main tremblante elle ferma à demi volets, comme dans la chambre d'un mort [...] (235, 236).

De la même manière, à l'intérieur des maisons tous ont la même réaction, à savoir celle de tout cacher. Or remarquons que chacun estime précieux des objets différents. Par exemple « dans les maisons bourgeoises, on cachait le beau linge » (235).

Par rapport au moment où le régiment pénètre dans le village, à cause du déploiement des chars, canons et camions immenses, du nombre de soldats et du bruit de leurs bottes, il semble d'emblée une armée de soldats épouvantables, d'autant plus que l'expression de leurs visages s'avère froide et sérieuse et qu'ils se conduisent comme s'ils étaient des machines:

Les Allemands marchaient par rangs de huit ; ils étaient en tenue de campagne, casqués de métal.

Leurs visages gardaient l'air impersonnel et impénétrable du soldat sous les armes. Mais leurs yeux interrogeaient furtivement, avec curiosité, les façades grises de ce bourg où ils allaient vivre (233).

¹⁷ Seulement Burrin constatait que « en Bretagne, le XXVe corps d'armée note dans son rapport d'avril 1942 que l'attitude de la population est correcte, et qu'elle diffère en public ou dans le privé » (Burrin, 1995 :206).

Mais remarquons qu'elle évoque que leur comportement est différent selon les circonstances. Par exemple, s'ils ne sont pas près d'un commandant, ils se conduisent plus à leur guise:

[Ceux qui fermaient la marche], soit [...] parce qu'ils étaient très loin du commandant qui ne pouvait les voir, ou pour toute autre raison qui échappait aux Français, se tenaient d'une manière plus familière, plus cordiale que les autres. Ils parlaient entre eux et riaient (234).

En effet, Irène justifie cette rigidité du fait qu'ils ont reçu une discipline militaire qui les pousse à afficher une image de gravité lorsqu'ils marchent par rangs. C'est pourquoi, dès qu'ils rompent les rangs ils s'avèrent plus naturels et amicaux:

Comme beaucoup de très jeunes gens, pliés dès l'enfance à une dure discipline, il avait pris l'habitude d'étayer son être intime par l'arrogance et la raideur du dehors. Il croyait qu'un homme digne de ce nom devait être de fer. [...] Mais il obéissait beaucoup moins à des principes qu'à l'impulsivité de l'extrême jeunesse (256).

Par rapport au moment où l'Allemand se rend dans la maison qu'il va occuper, nous observons qu'il feint aussi d'être froid et discipliné. Face à cela les logeuses éprouvent des sentiments ambigus. D'une part la vieille femme, ayant les préjugés de guerre, frémit et d'autre part la jeune fille, n'arrive pas à concevoir qu'il soit un criminel car elle remarque sa jeunesse:

On se rencontra sur le seuil. Il claqua des talons, salua. Mon Dieu, combien de Français a-t-il tués ? Combien de larmes ont été versées à cause de lui ? Il est vrai que si la guerre avait tourné autrement, Gaston [mari prisonnier] aurait pu, aujourd'hui, entrer dans une maison allemande. C'est la guerre ce n'est pas la faute de ce garçon (242).

Cela nous laisse sous-entendre que l'auteure ne condamne pas le soldat Allemand, loin de là, elle évoque qu'ils sont des jeunes naïfs et inoffensifs. Ce qui est énormément frappant chez une personne comme Irène, qui, rappelons-le, écrit sur l'immédiat de l'occupation.

➤ Jeunes filles *versus* vieilles femmes

Un aspect particulièrement intéressant est l'amabilité des soldats envers les jeunes filles et les petits enfants. Il y a un moment dans le livre où l'on montre les soldats en train d'offrir des bonbons aux enfants : « Ils souriaient aux jeunes filles de loin. [...] faisaient signe [aux enfants] de venir et leur fourraient des bonbons et des sous dans les mains » (245).

Cette image nous rappelle à une des affiches de propagande nazie de l'époque, où l'on représentait un soldat allemand extrêmement affable et souriant et tout entouré de petits enfants :



Affiche de propagande allemande signée Th. Matejko (Marseille et Lefevre, 1942).

D'ailleurs, à un moment donné Irène explique qu'une fois que les Allemands s'installent dans leurs respectives maisons françaises, ils se mettent à coller des affiches partout, dont celle-ci :

Ces affiches étaient de toutes sortes : les unes représentaient un militaire allemand aux cheveux clairs, un large sourire découvrant des dents parfaits, entouré de petits enfants, enfants français qu'il nourrissait de tartines. La légende disait : « populations abandonnées, faites confiance aux soldats du Reich ! » (238).

La forte correspondance entre l'extrait de *Suite française* et l'affiche ci-dessous met en évidence à quel point la propagande manipulait les mentalités de 1940-1942.

Certes, la vision qui circule largement dans le livre est celle du bon Allemand, mais malgré cette image positive, il y a une partie de la population occupée qui se montre réticente.

Il est intéressant de voir que cette controverse pouvait venir du fait que les villageois étaient à peine sortis du village ou changé leurs vies à cause de la guerre, alors que d'autres, ayant eu à dormir et marcher sur les routes de France, voyaient les Allemands comme les responsables de leur malheur :

Surtout, cela plaisir de les rouler. « Ils pensent qu'on les aime, mais nous, c'est pour avoir des laissez-passer, de l'essence, des permis », pensaient celles qui avaient déjà vu l'armée occupante à Paris ou dans les grandes villes de province, tandis que les naïves campagnardes, sous les regards des Allemands, baissaient timidement les yeux (240).

Cela ne fait que renforcer l'idée qu'aussi bien l'exode que l'occupation, ont été vécus différemment.

Pour en revenir à notre propos, nous disions qu'il y a d'un côté les jeunes filles, qui se laissent conditionner plus par ce qu'elles voient que par ce qu'elles entendent, bien qu'elles restent conditionnées par le qu'en dira-t-on:

« Nos maîtres », disaient les femmes qui regardaient l'ennemi avec une sorte de concupiscence haineuse. (Ennemis ? Certes... Mais des hommes, et jeunes...) (239, 240).

De l'autre côté, il y a les vieilles femmes, qui sont plus influencées par la rumeur: «Paraît qu'ils sont bien mauvais, bien méchants, qu'ils font la misère au pauvre monde » disent-elles (247).

Remarquons que les jeunes femmes sont particulièrement touchées par la jeunesse et la beauté du soldat allemand car la plupart des hommes avaient dû abandonner le village. Ce qui ne se produit pas dans le cas des vieilles femmes :

Depuis si longtemps le bourg était vide d'hommes que même ceux-là, les envahisseurs, y paraissaient à leur place. Les mères des prisonniers ou de soldats tués à la guerre, en les voyant, appelaient tout bas sur leurs têtes la malédiction divine, mais les jeunes filles les regardaient (265).

Elles, en tant que mères ou épouses, se veulent fidèles à leurs fils ou maris et refusent tout rapport avec l'Allemand –que ce soit sourire ou s'adresser la parole–. Il y a d'ailleurs à faire remarquer que ce sont précisément les valeurs de mère et épouse qui seront renforcés par Pétain lors de son projet de redressement moral de la France. Regardons de plus près cet exemple:

[...] Son devoir de femme, d'épouse française était de supporter la séparation avec courage, comme elle-même, Mme Angellier, avait supporté celle de 1914-1918. [...] Elle imaginait le camp, les barbelés, les geôliers, les sentinelles. Des larmes emplissaient ses yeux (237).

En définitive, ce qu'Irène évoque est que, alors que l'image stéréotypée du soldat épouvantable disparaît au profit de l'image du soldat affable, les vieilles femmes continuent à réprimer leurs sentiments et les jeunes filles laissent libre cours aux sentiments et continuent à mener leurs vies :

Ils [les Allemands] souriaient aux jeunes filles de loin, en dessous, et les jeunes filles passaient, fières et dédaigneuses – c'était le premier jour ! [...] Quelques femmes (mères de prisonniers comme Mme Angellier ou veuves de l'autre guerre) étaient rentrées chez elles à la hâte et avaient fermé les fenêtres et baissé les rideaux pour ne pas voir les Allemands. [...] Mais les plus jeunes, comme tous les dimanches, demeuraient sur la place à bavarder (245, 246).

2.2.2 L'accommodation des soldats

Au fur et à mesure que Français et Allemands cohabitent, la vision positive du soldat Allemand est plus évidente.

Un aspect intéressant c'est qu'ils arrivent à s'intégrer à la vie au village au point même que les villageois les appellent par le nom de la maison qu'ils occupent :

Ils ne formaient plus cette masse anonyme des premiers jours, cette marée d'uniformes verts [...]. Maintenant ces soldats avaient des noms. [...] Comme on avait donné autrefois aux fermiers les noms des domaines où ils vivaient, [...] les Allemands héritaient en quelque sorte l'état civil des leurs logeurs. On disait : « Fritz de Durand, Ewald de la Forge, Bruno des Angellier » (261, 262).

Cet appellatif familier nous laisse entendre qu'ils sont presque des voisins comme les autres. Cela ne fait que renforcer le côté humain du soldat allemand. D'ailleurs, ils ont passé tant de jours ensemble qu'ils les perçoivent comme une pièce nécessaire dans leurs vies :

Les galons d'argent sur leurs uniformes, leurs yeux clairs, leurs têtes blondes, les plaques de métal sur leurs ceinturons brillaient au soleil et donnaient à cet espace de poussiéreux devant l'église, enfermé entre de hauts murs [...], une gaieté, un éclat, une vie nouvelle (245).

Cela évoque que, à l'intérieur des maisons, les Allemands et les Françaises ont passé des bons moments ensemble : ils ont mangé ensemble, bu du vin ensemble, joué du piano ensemble, etc. En voici un exemple :

Les Allemands essayaient de deviner ce que l'on pensait d'eux : [...] est-ce qu'ils regretteraient ces Paul, Siegfried, Oswald qui leur avaient montré des photos de leurs femmes ou de leurs mères, qui avaient bu avec eux plus d'une bouteille de vin ? (381).

En effet, peu à peu les soldats se conduisent sans contraintes, comme des gens affectueux et chaleureux au point même qu'ils ont parlé à cœur ouvert avec leurs logeurs à propos de leurs villes, de leurs goûts, de leurs familles, ils leur montrent des photos, ...et les femmes, elles s'intéressent davantage par leurs vies:

- « Vous avez passé l'hiver en France ? » (la logeuse, 280).
- « Vous êtes marié ? » (la logeuse, 281).
- « Vous vivez seule ici avec madame votre mère ? » (le soldat, 281).
- « Où êtes-vous née ? » (le soldat, 282).
- « Vous êtes fils unique ? » (la logeuse, 307).
- « Nous nous sommes mariés très jeunes » (le soldat, 307).
- « Ah ! c'est surtout les concerts que je regrette » (le soldat, 308).

Tout cela ne fait que confirmer que la discipline militaire du premier jour, lorsqu'ils arrivent au village et l'attitude de réticence des femmes n'est qu'une façade, car à

l'intérieur des maisons, aussi bien les femmes françaises que les soldats s'avèrent être particulièrement proches.

2.2.3 Le départ des Allemands

Le moment le plus frappant c'est le moment où les soldats préparent le départ, le 1 juillet 1941, car c'est là que le côté affectueux se rend plus évident.

Ils prenaient congé des uns et des autres comme les passagers d'un bateau à la dernière escale. On s'écrivait. Un jour on se reverrait. On garderait toujours un bon souvenir des semaines passées côte à côte (381).

Nous observons qu'Irène décrit les adieux comme la typique scène des films, où les gens se rendent au port pour dire adieux aux amis qui vont partir. Cette image ne fait qu'affirmer l'idée que l'occupation a été une expérience plutôt agréable au point que cela ressemble aux adieux des amis :

Il était tard, mais personne ne songeait à dormir. Tous voulaient voir le départ des Allemands. En ces dernières heures, une sorte de mélancolie, de douceur humaine liait les uns aux autres, les vaincus et les vainqueurs (389).

En effet, à l'heure du départ, tous éprouvent une sensation de mélancolie, même si certains se montrent plus chaleureux que d'autres :

Les hommes parurent, marchant par rangs de huit, et à mesure qu'ils s'avançaient les retardataires, après un dernier adieu, un baiser envoyé au bout des lèvres, se hâtaient de prendre leur place (389).

Pour ce qui est des femmes, il faudrait souligner que la valorisation qu'elles font des soldats allemands semble faire naître un sentiment de mépris envers les hommes Français. Regardons de plus près cet extrait:

Dans leur respect pour elle, il y avait une nuance de mélancolie attendrie : comme s'ils retrouvaient, grâce à elle, un peu de cette vie d'autrefois où la gentillesse, la bonne éducation, la politesse envers les femmes étaient des vertus plus prisées que celles qui consistent à boire avec excès ou à emporter d'assaut une position ennemie. Il y avait de la reconnaissance et de la nostalgie dans leur attitude vis-à-vis d'elle (387-388).

Certes, le respect du soldat Allemand crée aussi un sentiment de réconfort et de satisfaction chez les femmes. Mais malgré tout, cet homme presque parfait n'est qu'une vision idéalisée car il est difficile de savoir comment il se comporte en dehors des murs de la maison :

Enfin, il y a un abîme entre le jeune homme que je vois ici et le guerrier de demain, se dit-elle. On sait bien que l'être humain est complexe, multiple, divisé, à surprises, mais il faut un temps de guerre ou de grands bouleversements pour le voir. [...] On ne peut flatter de connaître la mer

sans l'avoir vue dans la tempête comme dans le calme. Celui-là seul connaît les hommes et les femmes qui les a observés en un temps comme celui-ci, pensa-t-elle (386).

En somme, après avoir fait un parcours sur le « séjour des Allemands » au village de Bussy, nous observons qu'il y a une évolution fortement positive. Cet extrait nous semble résumer bien le point phare de l'expérience de l'occupation:

Et la résonance humaine de cette parole, ce geste, tout ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que l'on avait affaire non à quelque monstre altéré de sang mais à un soldat comme les autres, cela brisa tout à coup la glace entre le village et l'ennemi, entre le paysan et l'envahisseur (126).

Dans un premier temps, ils pénètrent dans le village sous un aspect de barbares. Puis nous constatons que derrière l'expression glaciale de leurs visages, Irène estime qu'il y a de l'affection et qu'ils se sont accommodés au point qu'ils deviennent presque un membre de la maison occupée, ce qui se manifeste dans les derniers adieux.

Or si nous tenons compte des témoignages de l'époque, autres que celui d'Irène Némirovsky, nous pouvons percevoir que, tout comme l'exode, l'occupation a eu différents visages puisque chaque Français occupé l'a vécue différemment, surtout à l'intérieur de leurs maisons.

De la même manière, rappelons-le, pendant 1942-1944 la valorisation que la population occupée faisait envers les Allemands devient forcément négative en raison des événements atroces, dont la déportation de Juifs.

En effet, cela nous amène à conclure que c'est peut-être parce qu'Irène n'a pas vécu la suite de la guerre qu'elle ne condamne pas les Allemands, loin de là, elle les valorise.

En tout cas, ce qui est certain c'est que l'occupation avait beau être quelque chose d'intolérable, la population occupée a assumé la routine à l'heure allemande. Cette ambivalence a été aussi exprimée par Jean-Paul Sartre après la guerre:

« Me comprendra-t-on si je dis à la fois que [l'Occupation] était intolérable et que nous nous en accommodions fort bien » (Azéma, 1979 : 153).

CONCLUSION

Dans ce travail nous avons essayé de montrer un panorama historique qui ne cherchait pas à être un tableau exhaustif ou une approximation de la deuxième guerre mondiale. Notre intention n'était pas de rapporter comment tout le pays a vécu la guerre ou d'aborder des questions telles que la collaboration ou la résistance.

Notre but a été d'évoquer de quelle manière certains faits historiques, à savoir l'exode des Parisiens sur les routes de France et l'occupation allemande pendant 1940-1942 sont retracés par une personne qui a vécu ces événements-là, à savoir Irène Némirovsky.

Nous sommes partis du fait que *Suite française* n'est pas un roman basé sur 1940-1942, mais des notes qui, étant prises sur le vif, offrent un témoignage d'actualité sur cette époque-là.

Ainsi nous avons essayé de voir si le regard des historiens s'oppose ou se rapproche de celui d'une personne qui les retrace sans préjugés historiques puisqu'elle n'a pas vécu le côté le plus atroce de la guerre.

Dans cette analyse, nous avons constaté qu'un même événement historique peut être perçu et vécu de manières diverses. En effet, aujourd'hui quand on songe à la période de l'occupation allemande en France, la première idée qui nous vient à l'esprit est qu'elles ont été «des années noires», alors qu'Irène Némirovsky, montre que l'exode et l'occupation n'ont pas été si noirs que cela.

Certes, ce regard positif s'oppose à celui des historiens, mais il est intéressant de songer qu'elle retrace les faits sans être conditionnée par l'histoire.

Quant à l'exode elle a remarqué qu'il y avait ceux qui avaient tout perdu, alors que d'autres continuaient à vivre sans songer à ce qu'il se passait.

De la même manière, il est extraordinaire d'observer comment elle perçoit l'occupation, comme étant une accommodation facile et comment elle représente l'armée allemande, comme composée de personnes respectueuses de la population occupée au point que les villageois regrettent le départ des soldats.

Ce qui est certain c'est qu'Irène est arrivée à son but de frapper le public car son regard est tout à fait atypique pour une personne qui a vécu cette période.

De la même manière nous avons constaté qu'elle a réussi à élaborer un récit presque cinématographique, notamment dans la deuxième partie, car l'idylle entre le soldat de la Wehrmacht et sa logeuse Française, a d'ailleurs inspiré le cinéaste Saul Dibb à adapter

Suite française sur le grand écran, quoique nous puissions lui reprocher d'avoir exalté largement le côté séduisant et passionnel de leur relation par rapport au roman.

L'apport majeur d'Irène Némirovsky a été de faire passer à la postérité certains tableaux, dont « les queues au petit jour », « l'arrivée des Allemands », « l'indifférence des gens ». En effet, ces aspects nous les découvrons grâce à la proximité avec laquelle elle retrace ce qu'elle voit.

Or nous sommes conscients que ce n'est qu'une vision personnelle des faits et pas forcément celle de toute une génération et qu'il est fort probable que si *Suite française* avait été écrite plus tard, les tableaux qu'elle aurait présentés auraient été différents.

En tout cas, *Suite française* a ouvert une voie originale : celle de faire d'un roman qui vise à être littéraire, un roman offrant un témoignage très intéressant du point de vue historique, puisqu'il nous apprend des aspects nouveaux et marquants du quotidien, comme nous avons tenté de le démontrer dans notre travail.

Pour clore ce travail, il nous a paru judicieux de vous inviter à la réflexion :

Le romancier qui utilise l'histoire n'utilise pas les mêmes données que l'historien, il n'a pas l'exigence de la preuve, il peut inventer les chaînons manquants. Certains romans historiques savent restituer le contexte, l'atmosphère, la vie quotidienne et parfois même les enjeux profonds d'un moment historique à partir d'intrigues, voire personnages, imaginés [...] (Borne, 2011 : 60).

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie citée

Imprimés

- Amouroux, H. (1970) *La vie des français sous l'occupation*. Paris : Librairie Arthème. Fayard.
- Azéma, J.P. (1979) *De Munich à la Libération*. Paris : Éditions Seuil.
- Bloch, M. (2009) *La extraña derrota: testimonio escrito en 1940*. Barcelona : Crítica.
- Borne, D. (2011) *Histoire de France*. Paris : La documentation française.
- Burrin, P. (1995) *La France à l'heure allemande:1940-1944*. Paris : Éditions Seuil.
- Carabias, J. y Rico-Godoy, C. (1989) *Los alemanes en Francia vistos por una española*. Madrid : Castalia.
- Jacquet, M. (2011) *travelling sur les années noires. L'occupation dans le cinéma Français depuis 1945*. Toulouse : Éditions Mélibée.
- Marcot, F., Leroux, B. et Levisse-Touze, C. (2006) *Dictionnaire historique de la Résistance : résistance intérieure et France libre*. Paris : Robert Laffont.
- Marseille, J. et Lefeuvre, D. (1989) *1940 Au Jour Le Jour*. Paris : Albin Michel.
- Némirovsky, I. (2004) *Suite française*. Paris : Denoël.

Online

- Alary, É. (2011) *L'exode de mai-juin 1940 en région centre*, Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine, [En ligne] tome 24, p.171-192. Consulté le 31 mai 2015. URL : http://academie-de-touraine.com/Tome_24_files/171-192.pdf.

Photographique [En ligne], consultés le 10 septembre 2015.

- <http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/image/recto/grande/934.jpg>.
- http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/irene_nemirovsky/.
- <http://www.flickeringmyth.com/wp-content/uploads/2015/03/suitefrancaise.jpg>.
- <http://www.pompiers71.com/wp-content/uploads/2012/05/carte-saone-et-loire2.jpg>.
- http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/irene_nemirovsky/.
- <http://www.charles-de-gaulle.org/media/homme/appele-18-juin-1940/affiche-appele-18-juin-1940.jpg>.

Bibliographie consultée

Imprimé

- Amouroux, H. (1985) *La grande histoire des français sous l'occupation : [1939-1945]. VII, Un printemps de mort et d'espoir : novembre 1943 – 6 juin 1944*. Paris : Robert Laffont.
- Paxton, R.O. (1974) *La Francia de Vichy : vieja guardia y nuevo orden, 1940-1944*. Barcelona : Noguer.
- Rioux, J., Sirinelli, J. et Mélonio, F. (2005) *Histoire culturelle de la France. 4, Le temps de masses : Le vingtième siècle*. Paris : Seuil.

Online

- Cantier, J. (2011) *Histoire culturelle de la France au XXème siècle*. Lonrai : Ellipses
- Chambon, A. (1947) "La Langue Française Sous L'occupation", *The French Review*, [En ligne] vol. 20, n° 3, pp. 210. Consulté le 8 juin 2015. URL : <http://www.jstor.org/stable/381673>.
- Christophe, L. (2005) « Négoce des vins et propriété viticole en Bourgogne durant la Seconde Guerre mondiale », *Ruralia*, [En ligne], 16/17. Consulté le 10 juin 2015. URL : <http://ruralia.revues.org/1079>.
- Cyril, O. (2005) « Les couples illégitimes dans la France de Vichy et la répression sexuée de l'infidélité (1940-1944) », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies*, [En ligne] Vol. 9, n°2. Consulté le 01 juin 2015. URL : <http://chs.revues.org/295> ; DOI : 10.4000/chs.295.
- Guillon, J. (1997) « Sociabilité et rumeurs en temps de guerre : Bruits et contestations en provence dans les années quarante », *Provence Historique*, [En ligne] vol. 47, n° 187, pp. 245. Consulté le 24 mai 2015. URL : <http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsidt=2871529>.
- Le Gac, J. (2005) « L'« étrange défaite » du divorce ? (1940-1946). », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, [En ligne] n° 88, p. 49-62. Mis en ligne le 29 avril 2009, consulté le 01 juin 2015. URL : www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2005-4-page-49.htm. DOI : 10.3917/ving.088.0049.
- Moreno Rodríguez, B. (2006) "El imaginario de Vichy : feminidad y misión de las mujeres. Francia, 1940-1944", *Cuadernos de historia contemporánea*, [En ligne] n° 28, pp. 169. Consulté le 10 juin 2015. URL : <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2161626>.

- Nivet, P. (2004) "Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946)", *Histoire, économie et société*, [En ligne] vol. 23, n° 2, pp. 247-259. Consulté le 30 mai 2015. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hes_0752-5702_2004_num_23_2_2419. DOI : 10.3406/hes.2004.2419.
- Théofilakis, F. (2008) « La sexualité du prisonnier de guerre. Allemands et Français en captivité (1914-1918, 1940-1948) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, [En ligne] n° 99, p. 203-219. Consulté le 01 juin 2015. URL: www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2008-3-page-203.htm. DOI: 10.3917/ving.099.0203.

ANNEXES



Irène Némirovsky, début des années 1920 © Fonds Irène Némirovsky / IMEC.

Source : http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/irene_nemirovsky/.



Film de Saul Dibb (2014).

Source : <http://www.flickeringmyth.com/wp-content/uploads/2015/03/suitefrancaise.jpg>.



Situation d'Issy-L'évêque et Bussy dans le département de Saône-et-Loire.

Source : <http://www.pompier71.com/wp-content/uploads/2012/05/carte-saone-et-loire2.jpg>.

Mesure contre les juifs

Ordonnance du chef de l'administration militaire en France du 27 septembre

Les autorités occupantes ont pris une décision qui était attendue. Depuis quelque temps, les juifs qui étaient revenus à Paris et dans les grands centres se montraient particulièrement arrogants. Ils semblaient n'avoir aucune conscience de leurs lourdes responsabilités dans les événements qui ont conduit la France à la catastrophe.

La population française supportait impatiemment cette attitude. L'ordonnance qui vient d'être prise permettra de recenser les juifs pour contrôler leur activité.

En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer et Oberater Befehlshaber der Wehrmacht, je décrète ce qui suit :

I
Sont reconnus comme juifs ceux qui appartiennent ou appartenaient à la religion juive ou qui ont plus de deux grands-parents (grands-pères et grand-mères)

juifs. Sont considérés comme juifs les grands-parents qui appartiennent ou appartenaient à la religion juive.

II
Il est interdit aux juifs qui ont fui la zone occupée d'y retourner.

III
Toute personne juive devra se présenter avant le 20 octobre 1940 auprès du sous-préfet de son arrondissement, dans lequel elle a son domicile ou sa résidence habituelle pour se faire inscrire sur un registre spécial. La déclaration du chef de famille sera valable pour toute la famille.

IV
Tout commerce, dont le propriétaire ou le détenteur est juif, devra être désigné comme «Entreprise juive» par une affiche spéciale en langues allemande et française avant le 31 octobre 1940.

V
Les dirigeants des communautés israélites seront tenus de fournir sur demande des autorités françaises toutes les justifications et les documentations nécessaires pour l'application de la présente ordonnance.

VI
Les contraventions à la présente ordonnance seront punies d'emprisonnement et d'amende ou d'une de ces deux peines. La confiscation des biens pourra, en outre, être prononcée.

VII
Cette ordonnance entrera en vigueur le jour de sa publication.

Pour le Commandant en chef de l'Armée.

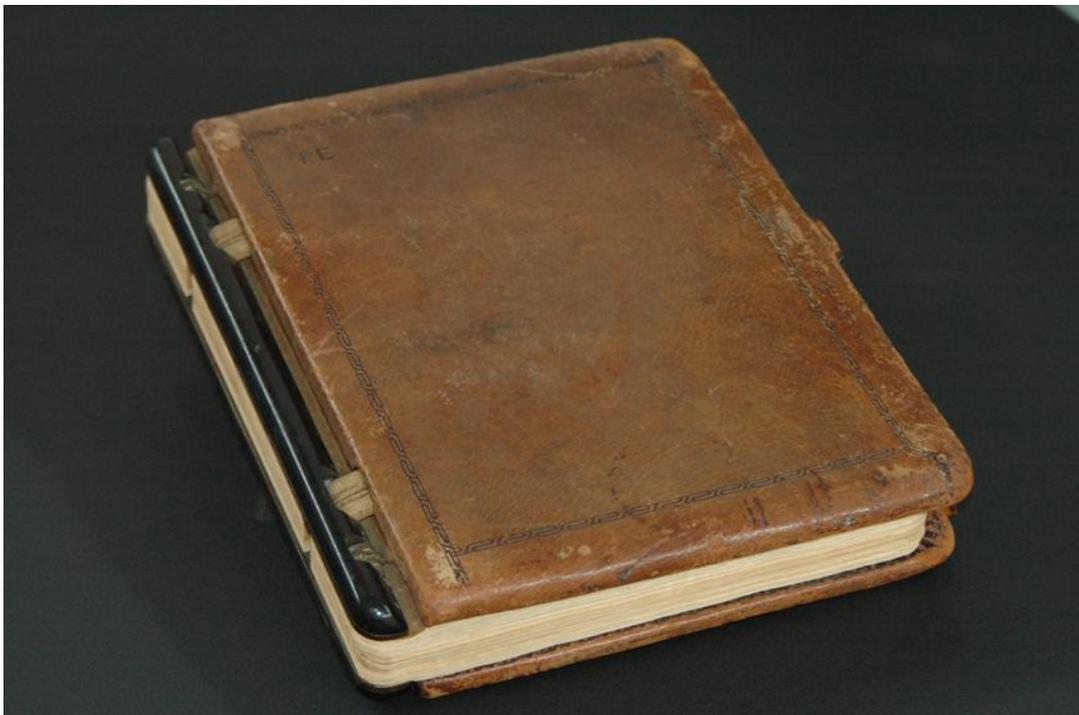
Le Chef de l'Administration militaire en France.

Le Matin, mercredi 2 octobre.



Carte postale colorisée « Hôtel des Voyageurs ».

Source : http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/irene_nemirovsky/.



Cahier de notes d'Irène Némirovsky. © Fonds Irène Némirovsky / IMEC.

Source : http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/irene_nemirovsky/.



L'exode sur une route de France (Marseille et Lefevre, 1989 : 84).



Le défilé des troupes allemandes le jour de leur entrée dans Paris ville ouverte le 14 juin (Marseille et Lefevre, 1989 : 92).



Appel à la résistance du général Charles de Gaulle.

Source : <http://www.charles-de-gaulle.org/media/homme/appe1-18-juin-1940/affiche-appe1-18-juin-1940.jpg>.

Le texte officiel français de convention d'armistice

Avec l'Allemagne

Voici le texte officiel français de la convention d'armistice franco-allemande :

M. le colonel-général Keitel, chef du haut-commandement allemand, mandaté par le Führer du Reich allemand et commandant suprême des forces armées allemandes, d'une part, et M. le général d'armée Huntziger, M. Léon Noël, ambassadeur de France, M. le vice-amiral Le Luc, M. le général de corps d'armée Parisot, M. le général de l'air Bergeret, plénipotentiaires du gouvernement français munis de pouvoirs réguliers, d'autre part, sont convenus de la convention d'armistice suivante :

1. Le gouvernement français ordonne la cessation des hostilités contre le Reich allemand, sur le territoire français ainsi que dans les possessions, colonies, protectorats et territoires sous mandat et sur les mers. Il ordonne que les troupes françaises déjà encerclées par les troupes allemandes déposent immédiatement les armes ;

L'occupation allemande

2. En vue de sauvegarder les intérêts du Reich allemand, le territoire français situé au nord et à l'Ouest de la ligne tracée sur la carte ci-annexée, sera occupé par les troupes allemandes. Dans la mesure où les régions du territoire occupé ne se trouvent pas encore au pouvoir des troupes allemandes, leur occupation sera effectuée immédiatement après la conclusion de la présente convention.

3. Dans les régions occupées de la France, le Reich allemand exerce tous les droits de la puissance occupante. Le gouvernement français s'engage à faciliter par tous les moyens les réglementations relatives à l'exercice de ces droits et à la mise en exécution avec le concours de l'administration française. Le gouvernement français invitera immédiatement toutes les autorités et services administratifs français du territoire occupé à se conformer aux réglementations des autorités militaires allemandes et à collaborer avec ces dernières d'une manière correcte.

Le gouvernement allemand a l'intention de réduire au strict minimum l'occupation de la côte occidentale après la cessation des hostilités avec l'Angleterre. Le gouvernement français est libre de choisir son siège dans le territoire non occupé, ou bien, s'il le désire, de le transférer même à Paris. Dans ce dernier cas, le gouvernement allemand s'engage à accorder toutes facilités nécessaires au gouvernement français et à ses services administratifs centraux, afin qu'il soit en mesure d'administrer de Paris les territoires occupés et non occupés.

Le désarmement des forces françaises

4. Les forces armées françaises sur terre, sur mer et dans les airs devront être démobilisées et désarmées dans un délai encore à déterminer. Sont exemptes de cette obligation les troupes nécessaires au maintien de l'ordre intérieur. Leurs effectifs et leur armement seront déterminés par l'Allemagne ou par l'Italie respectivement.

Les forces armées françaises stationnées dans les régions à occuper par l'Allemagne devront

être rapidement ramenées sur le territoire non occupé et seront démobilisées. Avant d'être ramenées en territoire non occupé, ces troupes déposeront leurs armes et leur matériel aux endroits où elles se trouvent au moment de l'entrée en vigueur de la présente convention. Elles seront responsables, de la remise régulière du matériel et des armes aux troupes allemandes.

La livraison du matériel de guerre et des stocks

5. Comme garantie de la stricte observation des conditions d'armistice il pourra être exigé que toutes les pièces d'artillerie, les chars de combat, les engins antichars, les avions militaires, les canons de la D.C.A., les armes d'infanterie, tous les moyens de traction et les munitions des unités de l'armée française engagées contre l'Allemagne et qui se trouvent, au moment de l'entrée en vigueur de la présente convention, sur le territoire qui ne sera pas occupé par l'Allemagne, soient livrés en bon état. La commission allemande d'armistice décidera de l'étendue de ces livraisons. Il peut être renoncé à la livraison d'avions militaires si tous les avions encore en possession des forces armées françaises sont désarmés et mis en sécurité sous contrôle allemand.

6. Les armes, munitions et matériel de guerre de toute espèce restant en territoire français non occupé — dans la mesure où ceux-ci n'auront pas été laissés à la disposition du gouvernement français pour l'armement des unités françaises autorisées — devront être entreposés ou mis en sécurité sous contrôle allemand ou italien respectivement. Le haut commandement

Première page du texte officiel des conventions d'armistice (Marseille et Lefevre, 1989 : 100).



Queues au petit jour, juin 1940.

Source : <http://ekladata.com/XsY4r4kWWfqYyPASQQkqF7QbIe4.jpg>.